

d'Heinroth, dégagée, comme nous avons voulu qu'elle le fût, de nos opinions personnelles, on se fera une juste idée d'un système au sujet duquel tant d'idées fausses ont eu cours.

Nous nous sommes abstenu de toute observation, quoique les doctrines qui font l'objet de ce travail rentrent dans une direction d'idées vers laquelle se portent également nos efforts et nos sympathies.

Une œuvre dogmatique se prête à des appréciations étendues, détaillées, motivées surtout; une analyse, si longue qu'elle puisse être, exige pour première condition de sa netteté d'être entièrement libre de toute réflexion étrangère.

(*Annales médico-psychologiques*, 1844).

ÉCOLE PSYCHIQUE ALLEMANDE.

LANGERMANN ET IDELER.

Nous avons essayé, en exposant le système de Heinroth, de montrer à quels résultats pouvait conduire l'étude philosophique de l'aliénation considérée comme une altération malade de la moralité. Je me propose aujourd'hui d'apprécier, avec Langermann et Ideler, l'intervention de la psychologie proprement dite dans la théorie et le traitement de la folie.

Les principes sur lesquels repose l'observation de l'esprit humain sont peu élevés; ils se rapprochent des conditions habituelles de l'observation médicale. Aussi, parmi les médecins d'aliénés, en trouve-t-on un certain nombre qui reconnaissent volontiers l'utilité des notions psychologiques dans l'étude de l'aliénation mentale; la plupart, au contraire, repoussent comme sans application les données métaphysiques de la nature de celles sur lesquelles s'appuie Heinroth.

Sans partager, bien s'en faut, une semblable manière de voir, je me conformerai cependant aux opinions reçues, et j'entrerai ici dans des détails que nous avons laissés de côté jusqu'à présent, pour ne présenter qu'un aperçu plus général.

Ideler est, en Allemagne, un des représentants les plus distingués de l'école dont je viens d'indiquer la tendance. Pour lui, toute connaissance approfondie des aliénés doit avoir son point de départ dans la notion des phénomènes psychiques à l'état normal. L'anatomie, la physiologie, ne sont que des accessoires dont la valeur se montre plus ou moins clairement dans les cas particu-

système; il s'adresse à Ideler comme à la plupart de ceux qui ont adopté les mêmes errements. Avec une apparente exactitude, puisque l'observation marche toujours à côté de la règle, on se trouve à la fin riche de détails précieux, mais sans critérium et sans principes. Toutes les pierres sont admirablement sculptées, il manque la puissance supérieure qui doit élever l'édifice.

Ces considérations préliminaires, qui résultent de l'étude consciencieuse des ouvrages d'Ideler, m'ont semblé nécessaires pour donner l'intelligence de l'auteur, qu'on peut juger diversement, au moins du point de vue où je me suis placé.

Toutefois, ce ne serait pas assez de connaître Ideler comme théoricien. On trouvera, je pense, quelque intérêt à voir comment il se représente la mission du médecin d'aliénés. Pour nous, en effet, il n'y a de science médicale vraiment puissante que celle qui vivifie le médecin chargé de la mettre en œuvre et qui donne non seulement des règles à son esprit, mais une direction et des inspirations à ses sentiments.

Cette tâche est ici rendue facile; Ideler avait eu pour maître un homme sur lequel se sont concentrées ses affections, et qui est devenu pour lui le type du caractère le plus digne, de l'âme la plus dévouée, de l'intelligence la plus heureuse que doive ambitionner le médecin qui se livre à la spécialité si pénible de l'aliénation.

En racontant ici la vie de Langermann et en exposant brièvement ses doctrines, je ferai mieux que si je citais Ideler, puisque je parlerai de celui qu'il avait choisi pour modèle.

Langermann était né le 8 août 1768. Il n'a pas laissé de livres, mais il a laissé un élève. Ideler prend plaisir à le comparer, sous ce rapport, à Socrate, avec lequel il avait, dit-il, plus d'une analogie. On doit convenir que si la comparaison est vraie, elle honore le maître, et n'est pas moins flatteuse pour le disciple.

Élevé à la campagne pour les rudes travaux de l'agriculture, transporté de là brusquement au milieu des études académiques, Langermann s'adonne à la musique, qu'il cultive avec passion. Plus tard il l'abandonne pour la jurisprudence. En sortant de

l'Université de Leipzig, il entre dans une nouvelle carrière et se consacre à l'éducation des enfants. Plusieurs années après, Langermann change encore de direction et se rend à Iéna, où il soutient sa thèse, *De methodo cognoscendi curandique animi morbos stabilienda*.

La médecine cependant, quoiqu'elle fût devenue son occupation principale, n'absorbait pas tous ses moments : il coopérait à la rédaction d'un journal littéraire et entretenait avec Schiller et Goethe des relations qui ne finirent qu'avec sa vie.

Professeur d'accouchements, puis directeur de la maison d'aliénés de Saint-Georges à Bayreuth, enfin élevé aux plus hautes dignités médicales de la Prusse, Langermann trouva encore le temps de s'occuper de médecine vétérinaire. Il mourut le 5 septembre 1832.

Ces détails biographiques auraient peut-être peu d'intérêt, s'ils ne devaient servir à faire mieux connaître un écrivain dont les ouvrages peu nombreux n'ont pas eu de retentissement en France.

Un fait doit frapper cependant, c'est la diversité et la contradiction apparente de tant de directions suivies et abandonnées successivement par Langermann. Ideler l'a fait ressortir avec raison, et en généralisant sa pensée, on peut comprendre comment il veut que le médecin d'aliénés se prépare à sa mission.

Quand un homme ordonne d'avance son existence tout entière en vue d'un seul but, il arrive plus sûrement au terme de ses efforts. Ainsi peuvent faire un chimiste, un mathématicien, un astronome; l'esprit saisit d'autant mieux que le champ de son observation est plus restreint : ses forces moins dispersées gagnent en énergie ce qu'elles perdent en étendue. Mais d'un autre côté, ces hommes assidus, renfermés dans le cercle de la pratique, deviennent hors d'état de s'élever à un point de vue général. Bientôt, comme on dit vulgairement, chacun tire à soi; on exagère, et l'importance de la science qu'on cultive et, dans cette science, la valeur de ses propres recherches. Ces spécialités sont, par rapport à l'ensemble des connaissances

humaines, ce que sont les spécialités plus rétrécies pour chaque science en particulier.

Supposez le médecin d'aliénés entraîné par cette pente facile et séduisante, lui qui doit comprendre, et le mouvement de la société, et les mille relations des hommes, et les causes secrètes de leurs actes ou de leurs pensées, et surtout les lois les plus élevées qui président à l'intelligence; supposez le renfermé dans ce cercle artificiel, et voyez quelle sera la mesure de son influence. Quand on veut diriger les hommes, bien plus, quand on veut les ramener par sa propre énergie dans une voie qu'ils ont quittée, il faut, en quelque sorte, avoir voyagé dans les rangs et dans des professions diverses. L'esprit doit être habitué à saisir les influences des milieux où nous pouvons être placés, et à mesurer ainsi ce qu'il convient d'attribuer au caractère propre de chacun, et ce qu'on doit rapporter aux circonstances extérieures.

L'éducation médicale de Langermann, telle que la firent les circonstances, représente donc pour Ideler la multiplicité des connaissances par lesquelles il est nécessaire de se préparer au traitement de la folie. Si cette diversité d'études semble à tout homme réfléchi un antécédent singulièrement favorable, on comprendra plus tard quelle importance elle acquiert aux yeux du médecin psychologue.

Langermann y avait gagné d'ailleurs une merveilleuse indépendance. Entravé par le Conseil supérieur dans les formes qu'il voulut introduire à l'asile d'aliénés de Saint-Georges, il écrivait officiellement en 1798: « Je n'oublierai jamais mon devoir au point de sacrifier mes vues d'amélioration à la crainte ou même à la certitude de déplaire à l'autorité supérieure, lorsqu'elle se laisse guider par les caprices de l'arbitraire. » En choisissant son maître comme le type de ce que doit être le médecin d'aliénés, Ideler se laissa facilement entraîner à idéaliser son modèle. Il prit plaisir à grouper dans un homme auquel le rattachait l'affection la plus vive un rare ensemble de qualités éminentes.

Qu'il me soit permis d'abandonner un moment cette forme

biographique étrangère à notre dessein, et d'esquisser à grands traits une sorte de physionomie du médecin, telle que l'école psychologique aime à le reproduire.

Il est d'autant plus pardonnable de s'arrêter sur ces considérations qu'elles se rattachent à l'essence même des doctrines que nous étudions. Un des plus beaux résultats des habitudes philosophiques est certainement d'agrandir la pensée et de rapprocher dans une même science des données qui semblent à peine devoir y prendre place.

Le médecin d'aliénés, préparé par une instruction riche et multiple, doit avoir acquis la plus sévère habitude de l'observation de soi-même. Son point de départ est dans le jeu de ses propres facultés. Il conclut de lui-même à tous les autres. Heinroth admet en apparence le même principe; mais une recherche plus approfondie détruit bientôt ce semblant d'analogie. Pour Ideler, la légitimité de la conclusion vient de l'identité des facultés qui nous sont communes et qui diffèrent seulement dans leur subordination. Pour Heinroth l'induction n'est valable que parce qu'au-dessus des forces de l'intelligence il existe des lois et des axiomes qui dominent tous les phénomènes secondaires. Ideler veut que le médecin s'applique à établir dans son âme la plus parfaite harmonie; il faut, comme on le dit avec bonheur, que son esprit se meuve dans une ellipse dont la logique et l'intuition constituent les deux foyers. Son caractère doit surtout être libre, l'indépendance de tout préjugé est sa première vertu.

Exempt de préoccupations métaphysiques, il apporte à l'observation de chaque malade une intelligence prête à juger sur les faits et non sur des suppositions faites à l'avance. Le médecin a donc développé tous les instruments dont il dispose, il les a amenés à leur plus haute perfection. Là finit, pour Ideler, son laborieux apprentissage; là seulement il commence pour le véritable philosophe. En effet, est-ce assez d'ouvrir la route sans donner une impulsion aux hommes qui doivent la parcourir?

Toute école essentiellement pratique a ce défaut qu'on re-

trouve dans celle que fondait Langermann. Elle craint de remonter plus haut que les faits, oubliant qu'au-dessus du phénomène il y a la loi qui le régit, et que plus on monte, plus l'horizon s'agrandit et plus la théorie embrasse d'applications à la fois.

Langermann n'a laissé qu'une thèse, dont j'ai parlé précédemment. Il serait sans profit de reproduire des idées que nous retrouverons développées dans Ideler. Elles peuvent d'ailleurs être ramenées à un petit nombre de chefs principaux que j'indique rapidement.

L'aliéné méconnaît réellement le but de la vie ; il intervertit la vraie subordination qui doit régler les rapports de nos facultés.

Cette erreur, qui domine ses actes, n'est pas le simple résultat d'une faute de logique ; car, de même que la vie de l'homme n'est pas ordonnée suivant la seule intelligence, de même les troubles les plus graves ne trouvent pas leur origine dans des altérations de la connaissance.

L'homme est dirigé vers le *vouloir*, dernier terme de son activité intérieure, par le désir qui le précède et le détermine. De la coordination des désirs dépend l'unité et par suite la régularité de l'existence humaine. La règle à laquelle tout vouloir, tout désir, tout acte même de l'esprit doit être soumis, est donnée par la conscience.

Le principe plus élevé de la moralité, qui sanctionne et même établit les lois de la conscience, est inutile à cette recherche.

Guérir l'aliénation, c'est la ramener aux conditions premières de l'unité, c'est rentrer dans les dispositions naturelles à l'esprit humain, c'est rétablir l'ordre au lieu du désordre.

La méthode de traitement consiste à parcourir de nouveau, mais en sens inverse, les intermédiaires par lesquels le malade était arrivé jusqu'à la folie. Comme on le voit, rien ne dépasse les bornes accoutumées de l'observation et de l'induction. Langermann demande, pour ainsi dire, qu'on examine chaque point éclairé, sous ses diverses faces, mais sans se préoccuper d'ail-

leurs ni de la lumière, ni de son origine, ni de son essence.

Telles sont en résumé les doctrines où Ideler a puisé les éléments de son système, et auxquelles il a emprunté sa direction. Elles conduisaient nécessairement à l'emploi d'un traitement individuel, plutôt qu'à l'adoption de principes abstraits. Cette tendance s'explique par les habitudes mêmes d'un enseignement clinique et s'accorde merveilleusement avec l'esprit indépendant de Langermann, qui ne voulut jamais s'astreindre à formuler ses opinions.

L'élève fut obligé de mettre plus d'ordre et de méthode et de revêtir les vagues aperçus de son maître d'une précision sans laquelle une exposition fût devenue impossible.

J'entrerai à présent dans l'analyse détaillée du système qui nous occupe, et je l'examinerai successivement dans ses deux divisions naturelles : psychologie de l'homme à l'état normal, psychologie appliquée à l'étude de la folie.

On comprendra facilement pourquoi je m'abstiens ici de tout détail biographique. Les livres des hommes vivants appartiennent à la critique dès qu'ils sont publiés ; les actes, au contraire, se rattachent par trop de liens aux sentiments intimes, pour qu'il soit possible de les apprécier isolément.

La psychologie a pour objet l'étude du moi humain dans toutes ses manifestations : science délicate, elle exige de celui qui s'y applique une grande habitude de s'observer soi-même et d'examiner les autres. Son but est l'établissement des lois qui régissent nos facultés, sa méthode est celle de toute science d'induction.

Elle a cela de particulier cependant, que l'observateur conclut hardiment des faits qu'il a reconnus en lui-même, à des phénomènes analogues qui doivent se produire chez les autres. C'est ainsi qu'il saisit les intermédiaires nombreux et mobiles dont aucun caractère extérieur ne révèle l'existence : aussi Ideler, conséquent à ses procédés scientifiques, veut-il, comme on l'a vu, que le médecin essaye en quelque sorte de tous les états de l'âme, afin d'arriver à la connaissance la plus complète.

La psychologie, d'ailleurs, diffère essentiellement de la philosophie proprement dite. Les écoles modernes la considèrent comme un premier degré qu'il faut franchir avant d'arriver aux solutions transcendantes ; d'autres, comme Kant, dont Ideler adopte les vues, en font une science à part, indépendante de la métaphysique. Si l'on veut se représenter cette distinction dans un type plutôt que dans une définition générale, Ideler et Heinrich seront les représentants, l'un de la métaphysique, l'autre de la psychologie appliquée.

J'ai eu déjà l'occasion de montrer quelle influence la philosophie supérieure pouvait avoir sur l'étude de la folie. Pour apprécier également la valeur des données psychologiques, il est nécessaire d'indiquer et les limites de la science au point de vue de l'aliénation et les fondements sur lesquels elle repose.

L'observation de l'homme sain est possible, des conclusions légitimes peuvent être tirées des phénomènes. Ainsi les grandes divisions des forces de l'âme, en intelligence, sensibilité, volonté ; la limitation même des forces secondaires, les principes d'une classification méthodique des facultés isolées, toutes ces choses sont hors de contestation. Mais leur vulgarité fait qu'elles seraient d'un médiocre profit. Il est inutile de constater ce que tout le monde admet sans exiger de démonstrations plus probantes. La psychologie appliquée à la folie doit donc s'attacher à d'autres éléments. Il faut qu'elle étudie moins la nature et l'essence des forces morales que le degré de leur activité : il faut qu'elle examine dans l'édifice intellectuel ce qui peut s'écrouler ou ce qui menace ruine, sans se préoccuper des fondements immuables et éternellement résistants.

Tels sont du moins les sentiments d'Ideler à ce sujet. Il veut qu'on laisse de côté, outre la morale, la théodicée et l'esthétique, tout ce qui tient à la logique, à la théorie du raisonnement, à celle de la synthèse et de l'analyse ; en un mot, il n'admet dans son cadre que les forces qui président à la direction de l'esprit. Si donc on voulait esquisser, pour ainsi dire, le portrait psychologique d'un homme, avec les seules couleurs que

conserve Ideler, on devrait avoir la représentation, non pas de l'homme sous toutes ses faces, mais seulement de son caractère.

Cette délimitation exclusive ainsi tracée dans un but d'application est-elle vraie, est-elle légitime ? On verra par la suite quelles imperfections elle introduit dans l'analyse. Néanmoins, si quelques points de vue sont ainsi sacrifiés, on n'en doit pas moins reconnaître que placer la sensibilité dans toute son étendue comme le principe actif, la force déterminante, la faculté qui domine toutes les autres dans la vie de l'âme, c'est établir la seule subordination conforme à la vérité. Faute d'avoir ainsi envisagé l'esprit humain, les idéologues se sont laissé entraîner à de graves erreurs dont quelques médecins d'aliénés subissent encore le contre-coup. On a cherché dans l'attention, dans la comparaison, dans la réflexion, des éléments de diagnostic ou de traitement qu'on n'y pouvait trouver. Des troubles, qui n'étaient qu'un produit secondaire, sont alors devenus le fait principal, et les médecins, conduits à d'autres fautes par cette première erreur, ont essayé de redresser par le raisonnement les folies qu'ils regardaient comme une simple lésion du raisonnement lui-même.

L'exagération contraire, qu'on pourrait reprocher à Ideler, n'est pas non plus exempte de toute conséquence fâcheuse. En réduisant les altérations de l'intelligence à un rôle plus que secondaire, on se prive d'un moyen de diagnostic et de classification souvent précieux. Dût-on croire que la sensibilité passionnée est la première origine de la folie, la réaction que subissent nos facultés raisonnantes est, du moins le plus souvent, la mesure de l'intensité de la passion. D'une autre part la démence, qui est à l'imbécillité ce que l'état d'enfance chez les vieillards est à l'ignorance de l'enfant, la démence ne porte presque toute que sur des lésions de l'intelligence, et cela est si vrai qu'entraîné par son système, le médecin de Berlin tient à peine compte des conditions particulières aux déments. Les formes logiques comprises à la manière des péripatéticiens sont, j'en conviens, d'un médiocre intérêt ; mais, en se renfermant dans la sphère psychologique,

liers, mais qui ne sauraient fournir les principes. La pathologie de l'esprit humain doit, en un mot, être ramenée aux mêmes conditions logiques que l'histoire de toutes les maladies. Or, si l'état malade se reconnaît et se juge par la comparaison avec l'état sain, que ce soit ou le corps ou l'intelligence qui souffre, il faudra toujours remonter par une investigation attentive aux lois de l'état normal. Dans les affections physiques, l'anatomie et la physiologie sont aptes à donner ces lois; dans les affections mentales, c'est à la psychologie qu'on doit les emprunter.

Toutefois, si on parvient à démontrer que les troubles de l'intelligence ont leur source dans des altérations organiques, et n'ont pas d'autre origine, le rôle que j'attribue à la science psychologique semble lui échapper : la méthode n'est plus seulement contestable, elle est vicieuse. Deux procédés se présentent naturellement à l'esprit pour résoudre cette difficulté.

L'un consiste à comparer les résultats que fournissent les autopsies et les observations. Si les mêmes phénomènes ne correspondent pas à des lésions analogues, s'il n'y a pas là le parallélisme, sur lequel seul on peut fonder la pathologie anatomique, on doit au moins concevoir des doutes, et ne pas accepter comme démontrées des lois auxquelles il manque ce qui fait les lois dans une science, la généralité : beaucoup de bons esprits ont préféré cette manière négative.

Ideler en adopte une autre plus directe et plus vraie. Au lieu de faire ressortir les contradictions de ses adversaires, il s'attache à mettre en lumière l'harmonie et l'unité de la méthode qu'il a choisie.

L'aliénation n'est pas dans l'intelligence un fait isolé, elle n'est pas seulement un symptôme, une traduction extérieure d'altérations accidentelles. Au contraire, dans ses formes, dans son origine, elle appartient à l'esprit, elle est une conséquence extrême, mais souvent possible à prévoir, de l'organisation morale. Une fois qu'on aura pu montrer comment et par quelles gradations l'intelligence se trouve ainsi menée d'elle-même à la folie, on aura fait voir en même temps qu'il est inutile de re-

courir à des explications étrangères à la science psychologique.

Ideler a toujours eu ce but présent à l'esprit, soit dans ses observations particulières, soit dans ses traités généraux. Il a voulu rendre évidentes les relations qui unissent l'esprit sain à l'esprit malade, et c'est une justice de dire qu'il l'a fait avec une grande habileté.

Malheureusement les tendances de son esprit ont été trop exclusives pour qu'il ne subît pas l'influence bonne ou mauvaise de sa méthode.

L'étude des facultés détachées, mises à part, comme autant de forces sans lien, ne pouvait convenir à un penseur éminent et naturellement systématique. Il lui fallait faire concorder toutes ces puissances diverses et ramener à une activité commune tous les moteurs qu'on avait isolés.

Ideler a déployé dans ce travail de coordination une finesse de vues, une profondeur de jugement qu'on ne saurait trop apprécier. Il a fait voir, et nous y reviendrons en son lieu, quelle merveilleuse harmonie s'établissait et à quelles conditions elle devait persister. Puis, suivant dans leur développement successif les facultés ainsi réunies, il a représenté leur accroissement inégal s'effectuant avec plus ou moins de vitesse, mais toujours au détriment de l'unité. Peu à peu la folie se glisse sous la forme de la passion, l'équilibre est enfin rompu, la maladie est déclarée. Mais, en attribuant ainsi à la nature même des forces de l'intelligence le principe de ces modifications successives, Ideler, qu'on me permette cette expression, fut trop psychologue pour être vrai. Sa science se basa sur l'établissement des degrés que chaque faculté a parcourus avant d'arriver à l'aliénation, et, comme toute science qui porte sur des intermédiaires à peine saisissables, elle manque de précision. La psychologie, en effet, telle qu'elle est aujourd'hui constituée, indépendante de la philosophie, est sans principes directeurs. Elle prétend trouver dans les faits ce qu'ils ne peuvent donner, c'est-à-dire leur but et la loi de leur production.

Tel est, suivant moi, le grave reproche qu'on peut faire au